

tils. Et en effet ces deux religions se déclarèrent contre elle. Les princes, les philosophes, les prêtres, s'accordèrent pour l'écraser, et ils ne négligèrent aucun moyen pour y parvenir ; on déchaîna contre elle la raillerie ; la calomnie déclara dangereuse pour l'état, et obtint un facile accès auprès des esprits superstitieux ; le fer et le feu furent mis en usage ; les premiers prédicteurs du christianisme étaient non-seulement des juifs, mais encore des gens qui manquaient de tout ce qui donne de l'autorité dans le monde. On voit que tous les obstacles possibles s'opposaient à la propagation du christianisme catholique ; qu'il manquait de tout secours naturel. En réfléchissant à cette circonstance, on sera forcée d'admettre que cette propagation est le plus grand miracle que jamais le Tout-Puissant ait opéré. Il en est de même des temps modernes, et pourtant l'Eglise catholique a converti le Paraguay, le Brésil, le Canada ; le nombre des missionnaires n'a jamais suffi. Buchanan avoue lui-même que dans l'île de Ceylan les missionnaires catholiques ont converti en peu d'années 50,000 individus, tandis que les protestants ont quitté le pays, après s'être convaincus qu'ils ne pouvaient rien y effectuer. Saint François de Sales, qui ne possérait que son zèle et sa crosse épiscopale, convertit à lui seul 80,000 protestants, quoiqu'il sût qu'ils en voulaient à sa vie et lui dressaient des embûches. Et que dirons-nous de saint François Xavier ? Etranger par delà les mers, n'ayant point de soldats pour le protéger, il convertit du sensuel paganisme à la religion catholique incomparablement plus d'âmes que tous les réformateurs et tous les princes ensemble, avec leurs armes et leurs intrigues, n'ont pu en amener au protestantisme, quoiqu'il paraisse bien plus facile de faire d'un catholique un protestant que d'un païen un catholique. C'est là le doigt de Dieu.

Passage de la position d'ouvrier à celle de patron

(Sui.)

Voici un tourment d'une autre nature, causé cette fois, non par les ouvriers, mais par les pratiques.

Le patron a besoin d'argent ; rien de plus facile que d'en avoir, ce semble. Il a livré depuis longtemps des ouvrages pour une somme bien supérieure à celle dont il a besoin. Sans doute, il aimerait mieux attendre que ses pratiques vinssent s'acquitter ; mais enfin, puisqu'el-

les ont perdu de vue ces petites dettes, il va malgré sa répugnance, risquer une démission auprès d'elles. Il prépare donc des notes ou des reçus pour une somme double de celle qui lui est nécessaire. Mais il a beau courir de maison en maison, il n'y trouve que des refus. Parmi ses débiteurs, l'un n'a jamais d'argent, l'autre n'en a point dans ce moment-là ; un troisième en a, mais le destine à un autre empli ; un quatrième est absent ; un cinquième se fait celer. Quelques-uns montrent de la mauvaise humeur ; ils se plaignent qu'il est toujours pressé, qu'il ne les laisse pas respirer. D'autres, ou réellement, ou par feinte, laissent percer des symptômes de vanité blessée : " Il a donc peur de perdre ? Il craint que l'on n'oublie la dette, qu'on ne la nie ? " Bref, il ne reçoit rien, si ce n'est de belles promesses ou des paroles désagréables. Et cela n'est pas surprenant : l'imprévoyance, la vanité, la manie de briller, réduise à une gêne affreuse beaucoup de personnes qui passent pour riches, et qui le seraient en effet si elles avaient plus de prudence et d'économie. Sans doute, ces personnes ne feront rien perdre à l'homme qui a travaillé pour elles ; mais elles traîneront les payements en longueur sans s'inquiéter s'il souffre ; elles éprouveront d'autant moins de scrupules, qu'elles le trouvent fort honoré d'avoir leur pratique ; c'est ce qu'elles lui font comprendre avec plus ou moins de ménagements ; en sorte que, ne recevant pas ce qu'il demandait, forcé d'attendre indéfiniment, il rentre chez lui les mains vides et l'esprit troublé, ne sachant comment il satisfera à ses engagements, et craignant d'avoir indisposé, d'avoir peut-être même perdu ses pratiques.

Voilà ce qui n'arrive que trop souvent.

Je ne parle pas des mémoires réduits, des devis inexécutables, des contestations suivies de procès, des pertes de toute nature, des faillites auxquelles on est exposé, des dangers créés par la concurrence. Il me suffit d'avoir montré aux ouvriers que la condition du patron n'est pas toujours aussi brillante qu'elle leur semble l'être, et que si elle offre des chances avantageuses, elle a aussi son côté fâcheux.

Je suis loin cependant, de chercher à vous décourager. Si, dans un certain nombre d'années, les circonstances vous semblent favorables, ayez, une ambition légitime, établissez-vous à votre compte, et de simple ouvrier devenez patron. Mais il est pour cela des conditions sans lesquelles il vous serait bien difficile de réussir.